

Le soleil perçait sur Loupmont. Les fontaines chantaient et une ample animation régnait dans la rue principale. Des femmes bavardaient sous les ventaux de la camionnette du boucher ambulant, Jacques Berthe, le patron du « Grand Cerf », inscrivait le plot du jour sur une ardoise géante sponsorisée par les boissons « Vérigoud ». Des enfants se balançaient sur les chaînes du monument aux morts. La 2CV du facteur tournait au ralenti devant la maison Lallemand. Un petit attroupement s'était formé à la hauteur de la mairie-école : quelques hommes bottés de caoutchouc et drapés de bleus. On reconnut Robert Legris à sa posture bancale (il souffrait des reins) et Albert Venture aux épaisses lunettes qui chevauchaient son nez de buse. Leur conversation semblait grave.

Mon père balssa la glace et leur donna un grand bonjour. Ils nous rendirent un salut sobre mais amical, à l'exception d'Albert Venture qui conserva les mains au fond des poches. On entendit très nettement au dessus des voix un sourd gronnement qui disait : « Tiens don ! Voilà l'colon ! » Nous étions habitués à ces lazzi et nous n'y prîmes plus attention. Albert Venture, dit l'Albert, considérait qu'une famille éloignée du village pendant une génération ne pouvait plus prétendre appartenir à la communauté. Le lien était rompu. La famille redevenait étrangère et « non grata ». Il y avait les malâbres et le reste du monde. Le malâbre avait le privilège d'être d'ici, lié à la glèbe par le caoutchouc de ses bottes ; son horizon visuel était limité par les Côtes de Toul qui, à vingt lieues, semblent bomer naturellement

la plaine de la Petite Woivre. Selon cette cosmogonie, mon père était un colon au même titre qu'un Anglais à Calcutta.

La 404 doubla un curieux équipage : Charles Béjard, à coffre-fort sur une charrette à deux roues, tenait de ses deux bras solides un guidon aussi majestueux que celui d'une Harley Davidson. Au bout du guidon, un motoculteur rouge. Il nous salua d'un élégant coup de casquette, en enrobant son mouvement de bras à la manière d'un marquis. Charles Béjard avait mon père « à la bonne », selon son expression. N'était-il pas de l'année 1897, celle de ma grand-mère Thérèse, et n'avait-il pas usé ses blouses avec elle à la communale ?

Charles Béjard touchait à ses soixante-dix ans. Il avait une tête carmée plantée d'une belle paire de moustaches. Ancien poilu de la Grande Guerre et cantonnier retraité, il était devenu le fier gardien d'une parcelle de vigne - la dernière de la commune - qui était citée en exemple loin à la ronde pour son irréprochable propreté. Cet homme-là inspirait la santé, la probité et la bonté. Il était

réassurant de croiser un Charles Béjard au visage aussi naturellement brave quand vous veniez d'échapper aux imprécations d'un Beujean.

Notre Baraque roupillait au soleil face à la demeure des deux vieilles chouettes. Mais la Luce et l'Armélie ne risquaient plus de s'offusquer des frasques pétomaniaques de mon grand-père. Elles étaient passées ad patres deux hivers auparavant et notre bien-aimé grand-père Paul les avaient suivies au mois de février 1968. L'imaginaire que Lâ-Haut, dans l'outre paradisiaque, il devait leur donner de concerts et que les deux rombières regrettaient le temps où cette musique leur était jouée « live ».

Les lamelles des jalousies étaient serrées les unes contre les autres, presque scellées.

Jean-François DONNY



Beaubourg-Metz 2007...

(Suite de la page 1)

Faire du nouveau à tout prix

Il faut rappeler qu'au tout début du XXe siècle, l'Art a subi une attaque destructrice qui a touché ses fondations les plus solides. Les assises théoriques de l'Art se sont effondrées telles les tours jumelles du WTC de NYC. Sous les assauts conjoints de Duchamp et de Malevitch (dont je ne conteste pas la pertinence), la chose artistique s'est fait vampiriser par un conceptualisme mal compris et par l'impératif de faire du nouveau à tout prix. Elle perdit alors de l'altitude et s'abîma aujourd'hui dans un marigot de suffisance et d'injonctions comminatoires. Daniel Buren fort du soutien des Incorruptibles de l'art (dont M. Lang) déclare : « Pour ma part, je n'assume pas l'histoire de l'Art ». C'est le constat accablant que l'Art Contemporain tourne à vide, déconne à plein tube, s'avilit dans son obsession à rejeter ce qui fut, à n'exister que dans un rapport autiste. Ceci nous conduit à un art sans Perspec-

tive, sans Sujet, sans Cadre, sans Âme, sans Humour, sans Sens ou sans Beauté. Une Merde Artistique tenue à bout de bras par des idéologues terroristes et des spéculateurs (américains pour l'essentiel). Mais qui sont ces terroristes ?

Des fossoyeurs d'artistes

Dans chaque région française, les ayatollah de l'art contemporain ont organisé des réseaux puissants dotés de l'appui de la finance publique. C'est de ces lieux secrets (que peu d'artistes fréquentent) qu'est menée la charia culturelle et qu'est actionnée la guillotine anti-artiste. Metz est depuis vingt ans dotée de deux officines ultra secrètes (DRAC et FRAC) qui cautionnent le suicide artistique. Appliquant la doxologie fixée en haut lieu, nos cultureux fonctionnaires font tourner sur tout le territoire une entreprise de purification artistique, où le plasticien a remplacé le peintre, où le projet se substitue à l'œuvre. Ces fossoyeurs d'artistes réalisent la prophétie

de Nietzsche : « L'art des artistes doit un jour disparaître, entièrement absorbé dans le besoin de fête des hommes : l'artiste retiré à l'écart et exposant ses œuvres aura disparu ». La Culture triomphe sans partage, préfigurant notre avenir de post-humains qui devront nous contenter des croquettes pour chiens « mises aux normes touristiques planétaires » (Philippe Muray). Dans l'Empire du Bien, nous devons nous soumettre aux injonctions de nos bienfaiteurs ou mourir. Pour les artistes du « Big No », c'est déjà fait.

Un coûteux bâtiment ludique

Lorsque vous visiterez Beaubourg-Metz et que vous entrerez dans ce coûteux bâtiment ludique (en fait des parallélépipèdes emballés pour faire artistique), pensez à cette phrase de Guy Debord : « L'ineptie qui se fait respecter partout, il n'est plus possible d'en rire ; en tout cas il est devenu impossible de faire savoir qu'on en rit. »